

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS

SANDRINE
KIBERLAIN

DANIEL
AUTEUIL

DENIS
PODALYDÈS

BRUNO
PODALYDÈS

LA PETITE VADROUILLE

UN FILM DE
BRUNO PODALYDÈS

LA PENICHETTE

LA PENICHETTE

DOSSIER DE PRESSE

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION WHY NOT PRODUCTIONS

SANDRINE
KIBERLAIN

DANIEL
AUTEUIL

DENIS
PODALYDÈS

BRUNO
PODALYDÈS

LA PETITE VADROUILLE

UN FILM DE
BRUNO PODALYDÈS

Durée : 1h36

AU CINÉMA LE 5 JUIN

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24 avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-Sur-Seine
Tél. : 01.46.40.44.00

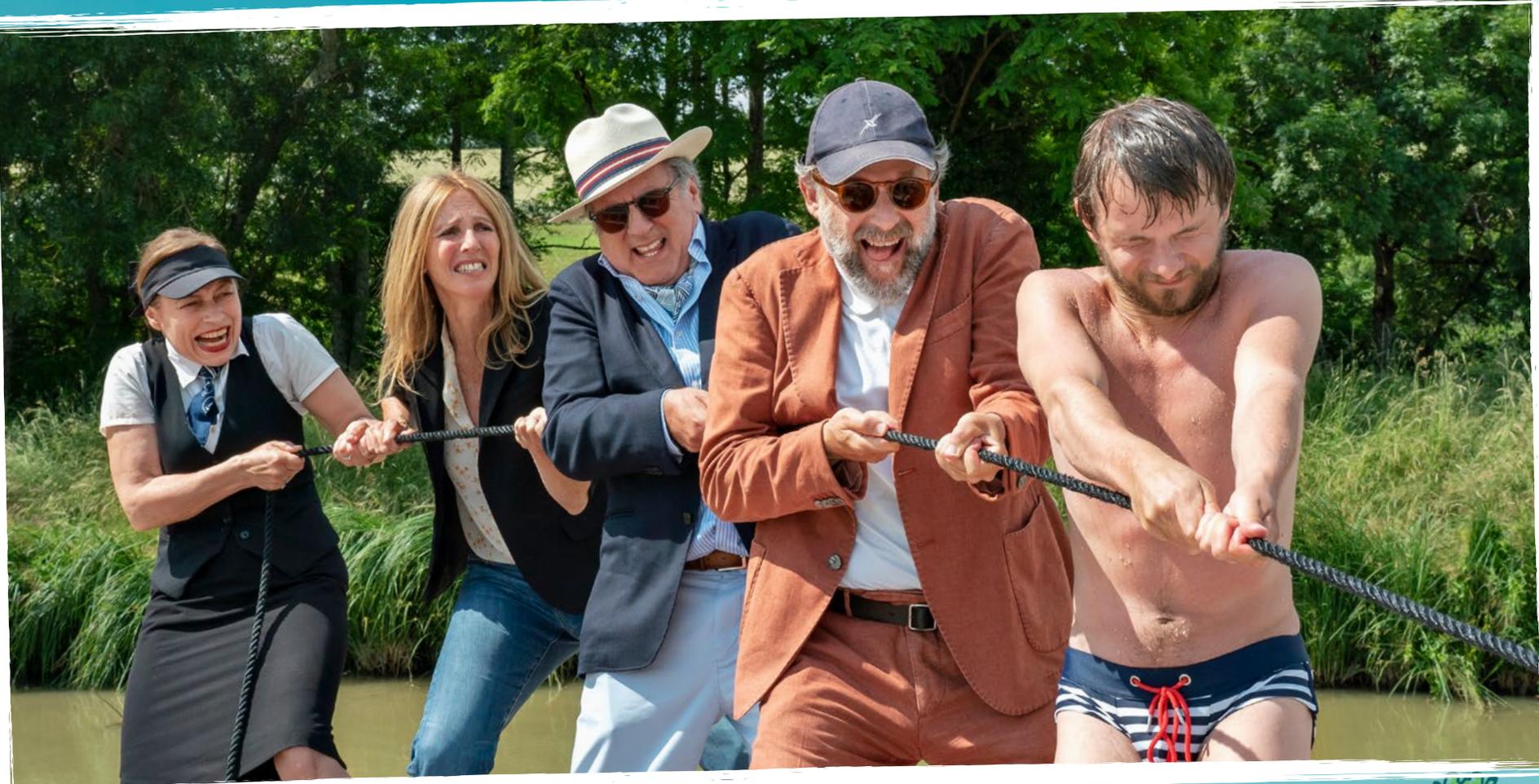
PRESSE

Agnès Chabot
agnes.chabot9@gmail.com / 06 84 16 93 39
Tony Arnoux
tony@ricci-arnoux.fr / 06 80 10 41 03
Pablo Garcia-Fons
pablo@ricci-arnoux.fr / 06 73 04 76 39



SYNOPSIS

Justine, son mari et toute leur bande d'amis trouvent une solution pour résoudre leurs problèmes d'argent : organiser une fausse croisière romantique pour Franck, un gros investisseur, qui cherche à séduire une femme.



ENTRETIEN DU RÉALISATEUR BRUNO PODALYDÈS - Jocelyn



Racontez-nous la genèse du film.

C'est un projet que j'ai en tête depuis 2003, du moment où j'ai commencé à faire de petites croisières fluviales en famille. J'ai adoré ce mode de vacances. Petit à petit, j'ai découvert une multitude de canaux - il est extrêmement facile de circuler en bateau du sud de la France jusqu'en Allemagne, et même au-delà, tant le réseau de ces canaux est riche.

Mais il faut un rapport au temps apaisé pour ce genre de voyage. Je rêvais d'une histoire qui puisse se dérouler dans ce rythme et ce cadre. Est venu se greffer le récit de cette croisière bidonnée, dont l'effet troupe me séduisait. Mon amour sans doute pour « To Be or Not To Be », d'Ernst Lubitsch, que j'ai vu et revu et qui m'a tant marqué...

Une troupe de théâtre qui monterait un coup, comme chez Lubitsch, sauf que, dans le film, il s'agit d'un coup un peu foireux.

Une arnaque, mais collective. Je trouve ça jubilatoire. J'ai aimé filmer la préparation qui, pour moi, rappelle celle fébrile et joyeuse des tournages.

Un patron (Daniel Auteuil) prêt à dépenser quatorze mille euros pour que sa collaboratrice lui organise un week-end insolite en amoureux. Une collaboratrice (Sandrine Kiberlain) et son mari (Denis Podalydès) qui voient là l'occasion de remettre leurs finances et celles de leurs copains à flot... tout en escroquant gentiment ces derniers. Dans le film, Tout le monde manipule tout le monde.

Les personnages sont loin d'être parfaits. Ils sont sympathiquement imparfaits, sans trop de souci moral.

Qu'il soit riche - Franck, le patron (Daniel Auteuil) - ou qu'ils soient pauvres - la plupart des autres personnages -, l'argent s'apparente finalement à un jeu ; les arnaqueurs radinent et grattent où ils peuvent mais avec tant de maladresse que c'en devient drôle et assez charmant. Franck voit tout cela et se laisse faire : l'important n'est pas là, la gaieté l'emporte.

En tout cas, un certain enthousiasme. Je trouve touchant les efforts de la bande pour assurer sa partie : la précision des gestes du personnage de Florence Muller qui se tient bien droite, avec ce petit mouvement pour redresser sa veste quand elle sert les invités, dans un mélange d'inquiétude et de bonne volonté. En la voyant au montage, j'avais l'impression de relire du Hergé, pour le côté « bien dessiné ». Elle est si drôle et si touchante à la fois.

Cette gaieté est pourtant un peu parasitée par la jalousie d'Albin, le personnage interprété par votre frère, Denis Podalydès. Une jalousie féroce qui vire souvent au burlesque.

Denis a su jouer presque à la de Funès le rôle d'un mesquin et d'un jaloux, mais qui se fragilise ensuite. Il n'a pas du tout envie de précipiter sa femme dans cette arnaque. À ce sujet le film comporte un « switch » au bout d'une demi-heure et j'aimerais qu'on ne le révèle pas d'avance. J'aimerais préserver cette surprise pour les spectateurs.

Vous évoquiez plus haut l'effet de troupe. Dans « La Petite Vadrouille », on retrouve beaucoup de vos complices. Pas tous.

Je n'ai pas toujours un rôle pour chacun ! Ce qui est bien, c'est que je peux compter sur eux à chaque fois. Aucun ne s'arrête à l'épaisseur du rôle – je pense à Patrick Ligardes qui, au début du film, joue le type qui attrape mon personnage en train de voler un pédalo et qui lui confie la pénichette. Une simple scène qu'il a jouée avec beaucoup de générosité.

Deux nouveaux font leur entrée dans la bande – Daniel Auteuil et Dimitri Doré...

J'évite toujours de penser aux acteurs et actrices quand j'écris parce que, grâce à la distribution, on apporte au personnage un supplément d'âme tout à fait nouveau, hors programme. L'acteur fait toujours un pas de plus par rapport au scénario, et parfois même en contradiction avec le personnage écrit. Avoir Daniel Auteuil était une vraie chance. Il a lu le scénario tout de suite et m'a téléphoné dans la foulée. À la fin de la conversation, on se claquait la bise ! Daniel apporte beaucoup de finesse à son personnage, quelque chose de fondamentalement sympathique qui nous sort du risque de se retrouver face à un gros dragueur piègeur blasé et suffisant. Un jour, sur le plateau, Daniel m'a dit : « J'espère que ma joie d'être là ne contamine pas trop le personnage... » Je lui ai répondu que, bien au contraire, l'enthousiasme de Franck lui ajoutait un côté désarmant et plus complexe.

Quant à Dimitri Doré, qui joue Ifus, le jeune mousse, je ne le connaissais pas. Je l'ai rencontré en phase de casting. Il a un tropisme incroyable pour les films burlesques et connaît mieux que nous toutes les anciennes comédies françaises dont il sait citer tous les seconds rôles comme Jacques Dynam ou Jacques Balutin. On l'a vu en 2020 en tueur - avec une gravité incroyable - dans « Bruno Raidal », de Vincent Leport. Il était très heureux d'aller là vers le comique, presque muet. C'est un comédien très prometteur.

C'est la troisième fois que vous retrouvez Sandrine Kiberlain...

Il y a déjà longtemps que je lui avais parlé de ce projet. Je l'ai attendue un an. Elle a joué subtilement une Justine qui ne se laisse pas faire, qui mène la danse, tout en étant rieuse et légèrement déstabilisée.

Sans trop dévoiler l'intrigue, revenons à ces arnaqueurs qui se donnent un mal de chien pour faire croire aux rôles qu'ils se sont assignés : Florence Muller, hypnotiseuse à ses heures, Jean-Noël Brouté en gardien de musée accrochant ses propres tableaux aux murs et bientôt éclusier, Denis Podalydès en organisateur de voyage, ou encore Isabelle Candelier en gitane, en critique américaine... Comme toujours dans vos films, il émane de tous une fantaisie incroyable. D'où vous vient-elle ? De l'enfance ?

D'aujourd'hui ! Je ne me lasse pas d'écouter les gens. J'écoute leurs conversations et je note. Les séances d'hypnose sont venues par exemple de ma rencontre avec une serveuse dans le bar d'un TGV. Elle m'avait reconnu, elle aimait mes films, on a discuté un peu. Sa passion, c'était l'hypnose. Elle me répétait sans arrêt : « La clé de tout, c'est le nombril, il faut toujours en revenir à son nombril ». J'ai tenté dans les pires moments de penser à mon nombril, sans trop de succès mais voilà, je n'ai pas oublié.

Et puis j'aime l'inattendu, les bifurcations. J'essaie d'écrire mes scènes dans l'instant, qu'elles fassent leur vie sans être trop assujetties au souci de respecter la progression dramatique. J'aime quand arrive dans une scène quelque chose d'un peu hors sujet ou qui rompt le cours de ce qu'on envisageait. Vers la fin, les personnages joués par Sandrine Kiberlain et Daniel Auteuil sont en train de dîner, puis ils se mettent à jouer au Backgammon et cela devient bizarre dans le programme de leur soirée ; ça crée une phase un peu déconcertante, ce qui donne du charme à la vie en général.



Film après film, vous semblez aller de plus en plus loin dans cette veine.

Dans « La Petite Vadrouille », en tous cas, il y avait le plaisir d'aller pied au plancher, de ne surtout pas s'embêter avec la fameuse justesse, la vraisemblance. C'était drôle d'y aller à fond, en appuyant sur les accents, tous ces trucs très enfantins, pousser le bouchon quoi ! J'avais envie que le film soit gai. Au moment de chercher le « café chanté » par exemple, je visitais des bistrot « normaux » et je pensais : « c'est banal ». Je l'ai choisi tonitruant, en couleurs et réellement animé par des artistes. C'était la même démarche pour les costumes, les accessoires, les décors... Dès le début, le gardien de musée (Jean-Noël Brouté) porte une tenue invraisemblable de gardien digne d'un officier russe.

Isabelle Candelier et vous-même n'êtes pas en reste. Pas plus que Daniel Auteuil avec son panama...

Il ne faut pas dire deux fois à des comédiens de se déguiser. Aux essayages, c'était un festival. Et c'est souvent à cette étape que l'on trouve les personnages : c'est le ciré mauve de Karin Viard dans « Wahou ! », par exemple... Là, le côté un peu outré des costumes donnait tout de suite la direction. On est un peu dans « Guignol ». Tout joue...

Justement, les accessoires, comme toujours dans vos films, jouent un grand rôle : cette main articulée qui attrape les billets des pourboires lors de chaque passage d'écluse, le code barre pour le tableau, ce banc en plastique qui se gonfle avec le vent...

J'ai un excellent accessoiriste, Bruno Lefebvre. Je lui fais un dessin et il s'arrange pour construire l'objet. Comme la main devait être rétractable - son support s'allonge puis la main se referme et saisit le billet - mécaniquement, elle était très complexe à réaliser. Le code barre - on ne le voit pas mais il marche vraiment - a été entièrement peint à la main par l'équipe. Quant au hamac gonflable, il en existe un sur le marché : on n'a pas à le gonfler, c'est comme une grosse manche à air, on court et le vent se charge de le remplir d'air pour le transformer en hamac, ce qui entraîne une gestuelle comique ou gracieuse.

Paradoxalement, au milieu de cette gaieté et de cette agitation bon enfant, le rythme même du bateau, filmé au milieu de la nature, confère un véritable sentiment de plénitude. Diriez-vous que « La Petite Vadrouille » est en quelque sorte un éloge de la lenteur ?

Peut-être. Pendant le tournage, je nommais le film pour faire rire l'équipe : « Slow & Quiet », ou « Slow & Serene », le contraire de « Fast & Furious ». Nous avançons très lentement au rythme de la péniche - cinq nœuds à l'heure max, la vitesse réglementaire qui permet de protéger les berges. La péniche étant un bateau très stable qui navigue sur des eaux si tranquilles, nous avons pu filmer avec une caméra sur pied, ce qu'il est généralement impossible de faire sur la plupart des embarcations. On avait le temps de tout bien regarder - les avant-plans, les arbres qui donnent de l'ombre au chemin de halage, les champs derrière, illuminés de soleil. Je ne m'en lassais pas. Dès que nous apercevions des vaches, nous les filmions ! J'ai emmagasiné des travellings très beaux que j'aurais aimé montrer plus. Et ensuite chaque écluse s'ouvre sur un nouveau bief (segment entre deux ouvrages), un nouveau paysage comme une sorte de nouvelle contrée.

Une harmonie que le personnage interprété par Daniel Auteuil tente un court moment de rompre.

Il y a toujours quelqu'un dans la vie qui vous fait signe d'aller plus vite. Cette scène me fait rire parce que c'est un peu moi en prise avec les éternels impatients, ceux qui ont envie que ça enchaîne, que ça speed un peu (en disant cela, je ne pense pas à mon producteur qui a très bien compris mon projet). On a presque tous cette espèce d'angoisse de l'ennui, y compris quand on ne le ressent pas encore ! Cette scène, elle est un peu métaphorique. Le capitaine que je suis dans le film se tourne vers Daniel et lui dit : « Enjoy ! ».

Vous évoquez les biefs : on apprend toujours des mots dans vos films.

J'aimerais qu'on retienne celui-là au moins !

A-t-il été facile de trouver la pénichette ?

Très. Elle nous a été prêtée par le loueur à qui j'ai toujours loué les bateaux quand je partais faire mes croisières. Ce bateau m'était aussi familier que l'appartement de « Versailles Rive-Gauche » ! Ce sont des bateaux très bien agencés, propices à diverses situations de mise en scène : sans couloir, avec quatre cabines autour d'un carré central, un petit banc à l'avant, une terrasse à l'arrière.

Vous évoquiez le charme des écluses : les décors de celles où la petite bande fait escale sont chaque fois aussi insolites que charmants.

Oui, c'est chaque fois une vraie petite scène de théâtre. On pourrait se croire dans un circuit de train électrique Jouef. Quand nous tournions devant, j'avais quelquefois envie de faire un panorama à 360° pour montrer à quel point ces sites sont merveilleux.

C'est le quatrième film que vous tournez avec le chef-opérateur Patrick Blossier. On peut dire qu'il fait maintenant partie de la troupe ?

Je suis très content qu'on ait déjà accompli ce parcours ensemble. C'est un chef-op formidable et c'est aussi un très bon camarade. Sur « La Petite Vadrouille », nous étions confrontés à des problèmes allant bien au-delà de la simple question de l'image - des problèmes de quasi ingénieries avec les écluses et le bateau. Patrick est un vrai complice : il s'intéresse au film, à son sens et pas seulement à son seul domaine. Il me pose des questions sur le scénario, il a un regard global, une vigilance qui m'aide énormément. Et puis un rapport charnel, sensuel, à la réalité des choses, et évidemment à la lumière.

On ne fait pas entre nous référence à des peintures ou d'autres films : on est dans la perméabilité de l'instant. Avec le choix du vrai scope (un choix important avec de belles optiques scope), on embrasse le monde, les deux rives du canal. La pénichette blanche : c'est comme la mariée en blanc qu'on voit quelle que soit la photo.

Si je parle de Patrick Blossier, il me faudrait aussi parler de tous mes collaborateurs de longue date, comme Laurent Poirier mon fidèle ingénieur du son, ma chère monteuse Christel Dewynter, Quentin Jansen, merveilleux assistant et, bien sûr, la petite bande de Why Not qui m'accompagne depuis « Dieu seul me voit ».

Vous cumulez les postes de réalisateur et d'acteur. Plus celui du pilote de la péniche...

Oui, il y avait des plans où je portais les trois casquettes en même temps. Quand l'équipe me voyait arriver le matin dans cette tenue blanche éclatante, on m'appelait « Mon capitaine » et c'était joyeux comme pour une opérette.

J'avais fait cacher un retour vidéo dans le tableau de bord du bateau - donc je conduisais à la fois le plan et la bonne marche du navire. J'ai eu parfois des sueurs froides, comme pour cette scène où la péniche doit passer sous un pont sous lequel une jeune fille se balance. Là, il fallait vraiment arriver à la bonne vitesse et au centimètre près, tout en jouant. J'étais très concentré !

Comment dirige-t-on des acteurs que l'on connaît pour la plupart si bien ?

Il s'agit de les mettre le plus possible à l'aise pour qu'ils s'épanouissent dans la prise. Je crois surtout beaucoup à la porosité des comédiens entre eux. C'est l'effet banc de poisson. Un nouveau comédien arrive au milieu et cela crée un effet de synchronicité chorégraphique.

Tous les acteurs habitaient ensemble, étaient logés à la même enseigne, dînaient ensemble.

J'aime l'idée de camaraderie. À mes yeux, elle est ce qui constitue une bonne direction d'acteurs : des gens qui se fichent d'être au premier plan devant la caméra, qui acceptent de lui tourner le dos pour envoyer la réplique à leurs partenaires, qui veillent au rythme général sans se soucier forcément de leurs propres dialogues. On baigne dans une sorte d'harmonie. Nous étions si contents de nous retrouver chaque matin, se boire un petit café sur le pont. C'était un cadeau. Voilà, pour moi la direction d'acteurs c'est ça : une ambiance.

Pour la première fois, dans cette croisière improvisée vous mettez en scène des jeunes gens en voilier, différents, plus rapides, qui renvoient peut-être les héros à leur finitude...

Cette espèce de polarisation simple entre cette vieille bande qui avance à cinq nœuds et eux qui marchent à voile m'amusait. Le contraste était drôle : quand le voilier les double, ils ont une réaction réac : « Ben, quoi, ils ne respectent même pas la vitesse réglementaire ! ». C'est une friction générationnelle classique, presque tendre.

D'ailleurs les jeunes partent vers la mer, l'avenir, au nom de « Puisque tout est foutu, tout est permis », tandis que les autres suivent un chemin plus attendu... Il y a un peu de nostalgie dans tout cela ?

J'espère pas ! Ce que cette petite bande de jeunes opère dans le film, c'est un retour à la réalité, à notre monde plein de tourments. Ils l'affrontent avec lucidité et poésie. Autour du feu, ils cherchent leurs mots dans un slam approximatif. Ils nous révèlent ce sur quoi tous nous cliquons à chaque entrée sur un site : « Continuer sans accepter ». Ils ne cherchent pas à améliorer les choses, plutôt à créer, ouvrir une autre voie. C'est un peu ce qu'on espère des jeunes, non ?

Je suis très heureux d'avoir eu les droits pour la belle musique qui les accompagne le soir : « Washington » de Jake Xerxes Fussel.

Parlez-nous de cette musique qui allie « Le Petit Vin blanc », cet air si familier des guinguettes, à du Beethoven - en passant par « Elle était si jolie », le tube d'Alain Barrière, et une chanson de Charles Berberian

« Le Petit Vin blanc » est un heureux stéréotype que j'aime beaucoup, comme tous les airs de

guinguette d'ailleurs. C'est si bon de sortir une bouteille fraîche de la rivière sur cet air. Et c'est si bon de renouer avec les chansons de sa jeunesse - ou celle des autres -, ses premiers chagrins, ses premières amours.

On sent que vous accordez une importance particulière à ces choix ...

Oui. Et si j'ai pris le parti de travailler sans musique originale depuis « Bancs publics », c'est parce que je n'aime plus penser la musique globalement, avec des variations juste sur deux-trois thèmes. Et je n'ai pas envie de l'anticiper avant tournage. La musique, c'est comme l'acteur qui arrive sur un film, c'est un supplément d'âme.

Ces morceaux surgissent en toute liberté au moment du montage. Grâce à elles et à cet hétéroclisme, on change d'espace-temps, de « bief musical », au gré des scènes, comme dans la vie.

Un mot sur le montage ?

Monter un film avec un rythme ralenti, c'est plus difficile parce qu'on voit tout. On peut opposer ça au travail d'un mauvais magicien qui ferait ses tours très vite pour masquer le truc et à celui d'un bon qui l'exécute au contraire très lentement pour laisser le miracle advenir dans notre esprit. Et puis il fallait aussi assumer la répétition des écluses, d'une part comme un running gag mais aussi comme un chapitrage visuel de la croisière.

Il y a toujours des fins ouvertes sinon heureuses dans vos films....

C'est vrai, mes films ont rarement des fins fermées et elles sont souvent à tiroirs ; Je n'ai pas envie de mettre les points sur les i. Sans doute parce que j'espère que le spectateur continue le voyage au-delà du dernier plan, qu'il reste en imagination avec le film.

Pourquoi avoir choisi ce titre, « La Petite Vadrouille » ?

C'est clairement et modestement un hommage au chef d'œuvre « La Grande Vadrouille » qui a illuminé mon enfance. J'admire la précision, la simplicité et l'humanité de la mise en scène de Gérard Oury.



ENTRETIEN DE SANDRINE KIBERLAIN - Justine



Après « Comme un avion » et « Les Deux Alfred », c'est la troisième fois que vous retrouvez Bruno Podalydès. Dès la fin de votre première collaboration, il dit qu'il vous avait parlé du projet de ce film.

C'est venu d'une conversation que nous avons eue ensemble à propos de « Liberté-Oléron ». Bruno avait évoqué l'idée de se retrouver à nouveau en vase clos, en pleine nature, sur un bateau. Mais je ne savais rien de l'histoire. Je l'ai découverte en lisant le scénario et j'ai adoré cette bande de pieds nickelés. On y retrouve ce mélange de douceur, de drôlerie et de mélancolie qui caractérise l'écriture de Bruno ; une poésie acide et légère. C'est toujours une fête, un cadeau, d'être dans un de ses films - savoir que l'on est dans son cœur et dans sa tête.

Comment décrire Justine, votre personnage ?

« Un moteur à plusieurs chevaux » ; une femme de tempérament- libre, forte et tendre à la fois. Il semble que Bruno m'écrit toujours des personnages de femmes un peu idéales qui cachent à la fois leurs forces et leurs failles. C'est une des choses que j'aime chez lui : sa précision et la liberté qu'il nous laisse paradoxalement, à nous les acteurs, de pouvoir apporter d'autres couches - une histoire plus secrète. Il y a toujours de la place pour l'intimité et la faiblesse dans chacun des rôles qu'il m'a offerts.

On pourrait, dans un premier temps, prendre Justine pour une victime manipulée par son patron.

Comme souvent dans les films de Bruno, la fonction sociale de Justine n'est pas très définie mais on sent que Franck Pauilhac - le nom de son patron qu'interprète Daniel Auteuil - s'en remet énormément à elle. Il lui fait confiance, d'où cette mission improbable qu'il lui confie, totalement en dehors de ses compétences, et totalement piévé.

Une mission à laquelle, en bonne employée, elle souscrit...

Qui manipule qui ? Elle ne s'y colle qu'en apparence. Dès qu'on pénètre dans le quotidien qu'elle mène avec son mari (Denis Podalydès), on comprend que Justine n'a aucune intention de se laisser faire. Bruno a beaucoup trop d'amour pour les femmes pour laisser ses personnages féminins se faire piéger. Ce sont toujours elles au contraire qui permettent de faire passer les choses à la vitesse supérieure.

Du reste, Justine prend l'ascendant. Mari, amis, tout le monde est enrôlé. Sauf qu'il s'agit d'une équipe de bras cassés...

Ce sont des personnages de farce qui se débattent en tous sens, en portant des masques comme dans une farce de Molière ; des personnages assez extrêmes qui frôlent la caricature mais, comme toujours chez Bruno, avec beaucoup de sincérité. Au milieu d'eux, Justine est comme un papillon, elle est vive, colorée, elle sème la fantaisie. C'est la jeune première de la troupe, mais pas au sens fade qu'on prête ordinairement à cet emploi : une jeune première intelligente, qui n'a certes pas vingt ans, mais dont le mystère, la drôlerie et le caractère devraient faire fantasmer les hommes.

Aussi drôle et oxygénante soit-elle, on comprend entre les lignes que l'équipée de cette bande témoigne aussi de la fragilité d'une partie de la population...

Si Bruno a besoin de se retirer dans sa campagne pour écrire ses histoires et nous faire encore espérer des rapports doux entre les gens, cela ne l'empêche pas d'inscrire ses films dans l'actualité. Le monde du travail y est souvent décrit avec une certaine cruauté - la pauvreté, les dettes, les abus de pouvoir ou les magouilles par lesquelles il faut passer pour essayer de survivre... Cette bande de paumés plutôt limités et abîmés par la vie n'a pas le choix : c'est monter ces arnaques minables ou crever. À sa façon, toujours tendre, le film lève un voile sur la réalité.

Comment prépare-t-on un tournage avec Bruno Podalydès ?

C'est différent de faire un film avec Bruno pour la première fois et d'en faire un avec lui pour la troisième. On n'a plus besoin de se parler, on a nos codes, on se comprend. Les choses se passent plus au niveau du costume. Les personnages que j'ai joués pour lui ont, par exemple, toujours eu une robe symbolique - la robe rouge à la fin de « Comme un avion » ; celle en soie avec un dragon dans « Les Deux Alfred » ; encore une robe rouge dans celui-ci. Les conversations que nous avons dans ce domaine, Bruno, Dorothee, la costumière, et moi, apportent beaucoup au personnage, c'est la note qui va m'en dire plus sur lui.

Pour le reste, les choses sont tellement écrites... Il n'est jamais question de psychologie- je ne m'en soucie pas moi-même-, ce n'est que de l'instinct, un peu comme si on était dans une cour de récréation. On ne va pas se réunir Bruno, Denis, Daniel et toute la clique pour se dire comment sont nos personnages. Les rôles sont distribués : « Toi, tu es la fée, toi le cow-boy et toi l'Indien », après on fait ce qu'on veut. C'est comme lorsqu'on est enfant : on se lance. Bien sûr, celui qui a initié le jeu apporte sa touche : « Là, t'en as un peu trop fait... » Tout cela s'harmonise. Bruno nous fait complètement confiance.

Cette référence à l'enfance, sur le tournage, diriez-vous que c'est la marque de Bruno Podalydès ?

Il a, en effet, ce savoir-vivre et cette grâce qui font revenir l'enfance en nous. C'est quelque chose qui me correspond tant... J'ai toujours trouvé que tourner était une récréation ; c'est l'endroit où je me sens presque le mieux, celui où l'on peut tout inventer.

Est-ce la présence de son frère Denis ? Même si Bruno et lui se montrent d'une grande discrétion quant à leur fratrie, les retrouver ensemble est très joyeux : on les imagine petits garçons. Ils auraient pu jouer à la péniche en se racontant une histoire de ce genre. Elle aurait, bien sûr, été différente, sans toutes ses subtilités et ses rebondissements. Mais l'enfance est là.

Parlez-nous du travail sur le plateau.

Bruno a l'art de recréer un côté troupe où l'ego n'a pas sa place. C'est comme des vacances en travaillant, il se passe toujours des choses poétiques. Le côté bucolique du lieu où nous tournions ajoutait encore à cette dimension. On est très concentrés - on doit arriver au rythme de comédie qu'il souhaite et à la sincérité des scènes qu'il a écrites -, et parfois ce n'est pas facile. Sur ce

tournage en particulier, il faisait très chaud et le passage des écluses prenait beaucoup de temps. Mais on se sent en sécurité avec Bruno. Il n'élève jamais la voix, il est très protecteur. Sur ses plateaux, on quitte le réel, on est vraiment hors temps.

Quel directeur d'acteur est-il ?

Comme un chef d'orchestre avec des musiciens, différents avec chaque instrument. Après les répétitions dans les places qu'il a imaginées, toujours très précises, il nous laisse nous lancer. Bruno se montre toujours très curieux de ce qu'on va jouer et des intentions que chacun de nous trouve durant ces moments. Sur ce film en particulier, à cause des contraintes liées aux bateaux, on sentait qu'il avait beaucoup travaillé en amont. Tout était si bien découpé que le bateau, avec son petit cockpit, ses petites cabines et ses recoins, donne l'impression d'être beaucoup plus cosy et sophistiqué qu'il n'est en réalité.

Il fait peu de prises... On se parle peu, on se regarde beaucoup. Et puis, par instants, il nous glisse un détail.

Vous retrouvez Daniel Auteuil avec qui vous avez déjà travaillé plusieurs fois.

On était heureux de se retrouver. Il est vraiment fort, Daniel : avec lui, j'avais l'impression de redécouvrir l'histoire, de la réentendre, parce qu'il joue toujours quelque chose de très différent de ce qu'on imagine qu'il va faire. Ce sont des micro regards, des micro expressions, un rythme déconcertant. Denis et Daniel ont ça en commun : ils ne sont jamais là où on les attend.

Justement, quel partenaire est Denis Podalydès - que vous retrouvez également et avec qui vous avez davantage de scènes que dans les derniers films de Bruno Podalydès ?

C'est spectaculaire de jouer avec Denis, tant c'est simple et tant on s'amuse. On est dans le plaisir, l'immédiat ; on se porte ensemble. Il peut tout faire. Plus il vieillit, plus il est séduisant et plus il est émouvant. Quand il joue la jalousie, j'ai l'impression de voir un personnage de bande dessinée. Il ose tout. C'était un bonheur de tourner avec eux et avec Bruno, avec qui j'ai cette fois moins de scènes.

Ce n'est pas toujours facile de jouer le langage écrit par Bruno. Il faut être vrai dans des situations qui pourraient paraître burlesques ou invraisemblables. Comme dans tous les bons films, à la lecture, tout semble limpide et fluide. En réalité ce sont les films les plus difficiles à réussir. Mais, en choisissant sa troupe, Bruno sait créer entre nous une harmonie de compréhension de son langage et de son rythme.

Dans « La Petite Vadrouille » souffle parfois une brise de nostalgie. Ce sont ces scènes avec les jeunes qui font comprendre à la bande qu'elle ne l'est plus tout à fait.

Comment aborder la cinquantaine, qu'en fait-on ? C'est un des thèmes de Bruno depuis « Comme un avion ». C'est dit sans plainte. Cela nous fait réfléchir, cela nous touche. Et puis, il y a toujours chez Bruno une légèreté profonde teintée de mélancolie.

ENTRETIEN DE DANIEL AUTEUIL - Franck



Parlez-nous de Franck, votre personnage...

C'est un manipulateur un peu pataud. Ce n'est pas Machiavel, hein ! Il a un plan et pense qu'en le réalisant, il va faire plaisir. C'est plutôt un gentil. Il sent bien qu'on le prend un peu pour un bêta tout en mesurant la candeur de cette petite bande qui pense naïvement que ses manigances sont ultra sophistiquées. Mais peut-être que, pour la première fois, il se sent heureux avec ces gens. Alors, il feint de ne pas voir. Parce qu'il est fou amoureux, et qu'il finit par tomber fou amoureux de tout le monde. C'est ce qui m'a plu chez lui.

Vous n'aviez encore jamais tourné avec Bruno Podalydès...

Je connaissais ses films, je connaissais son frère Denis, pour avoir tourné avec lui, j'avais plus ou moins travaillé avec les autres acteurs du film – Jean- Noël Brouté avait fait mon frère il y a très longtemps dans un film, j'avais joué « Les Fourberies de Scapin » dans la cour d'honneur d'Avignon avec Isabelle Candelier et dirigé Sandrine Kiberlain avec qui j'ai également fait plusieurs autres films.

Il n'y avait que Bruno que je n'avais jamais croisé. J'ai lu son scénario comme quelque chose de délicieux : un joli paquet dont il faut défaire les jolis nœuds d'un joli ruban et se laisser embarquer sans idées préconçues. J'ai ri, j'ai été ému, touché. L'histoire, le personnage constituaient une jolie perspective. Je l'ai appelé tout de suite, on s'est rencontrés. Il aimait bien mes chansons, ça m'a fait plaisir. On a parlé musique, pas du tout rôle, et voilà.

Pas de préparation particulière ?

Juste une petite réunion dans les bureaux de la production. Moi, vous savez, je ne discute pas. Je ne parle jamais des rôles avec le metteur en scène parce que j'aime l'idée de lui distiller des secrets et qu'on se surprenne les uns les autres. C'est joli quand c'est comme ça et c'était facile avec Bruno : le propre des acteurs qui font de la mise en scène est la confiance qu'ils mettent dans les comédiens qu'ils choisissent. Cette confiance est comme une tache sur un buvard : elle se répand au fur et à mesure, on se sent de plus en plus à l'aise, regardé- avec tendresse, malice parfois...

Vous le disiez : vous étiez en terre connue. Comment décrire un tournage de Bruno Podalydès ?

Il y a une chose magique et très forte que les gens n'imaginent pas de notre métier, c'est l'esprit de camaraderie. On se veut du bien les uns aux autres. Et quand on a la chance de pouvoir le célébrer comme on l'a fait sur ce film, on en profite, c'est formidable. On fait tous ce métier depuis assez longtemps pour sentir qu'il se créait quelque chose d'original, de rare, de ludique, de pas comme d'habitude ; qu'on vivait un moment privilégié, une parenthèse. C'était joyeux, doux, amical. Et professionnel, bien sûr. J'imagine que les tournages de Pagnol avaient cette gaieté. Cette région du Nivernais où nous tournions ajoutait encore au plaisir.

Il y a des scènes hilarantes dans le film. Et d'autres, très fantaisistes, comme cette main articulée que le personnage de Jean-Noël Brouté, transformé en éclusier, tend à Franck pour obtenir un pourboire.

Certains des gags du film me rappellent ceux, aussi simples, des « Sous Doués » - comme la machine à claques, par exemple. Des trucs d'une grande naïveté et qui passent parce que ce gars, Bruno, est un poète. On peut oser reparler de poésie aujourd'hui, et heureusement ; c'est redevenu classe. Il y a quelque temps, le mot était devenu ringard. Je vois aussi de la politesse dans ces scènes. C'est souvent poli d'être drôle.

D'autres sont plus brutales : Franck se montre parfois très dur envers Albin (Denis Podalydès), quasi condescendant. Lui-même essuie des revers – sa jeunesse qui s'en va, une femme qui dit non...

Denis est quelqu'un qui me fait rire. Tout le temps. La jalousie de son personnage est si belle et il la contrôle si mal ! Mais celui que j'interprète ne la comprends pas, il en devient méchant. Franck lui aussi a ses moments de blues : il intègre qu'il n'a peut-être plus tout à fait sa place, que son époque est un peu révolue. Le film est plein de ces petits moments qui s'échappent et charment... J'aime particulièrement ce plan, à la fin du film, où tous les personnages s'inclinent en franchissant une dernière écluse. Rien n'est dit, l'émotion est là.

Travaille-t-on ces scènes durant les répétitions ?

On connaît parfaitement notre texte - on l'a beaucoup répété entre nous, mécaniquement, sans y penser, à l'italienne quoi ! C'est la seule façon de ne pas s'user, rabâcher. On répète la mise en place puis, au moment où l'on joue, la mémoire est libérée, il y a de la place pour tout, on fait entrer les émotions. Il faut une vie de travail pour arriver à ça.

Les scènes, sur le film, nous n'avions qu'à les vivre, se mettre dedans et puis trouver les secondes de sincérité qui nous permettaient de les filer. Cette sincérité, on la trouvait dans cet esprit de camaraderie dont je parlais plus haut.

Lorsqu'on vous entend, on a le sentiment que vous évoquez presque le travail du théâtre.

Le théâtre est une autre forme de sincérité. Au cinéma, la caméra est là et il faut être absolument présent. Pas de tricherie possible. Et nous l'aimons, cette caméra qui prend et qui absorbe tout. Malgré le plaisir que nous avons à jouer, sur ce film en particulier, nous savons aussi l'effet que nous produisons. Nous n'en jouions pas, ça nous échappait. Ça échappait de partout et c'est ce que la caméra a pris. Patrick Blossier, le chef opérateur, a un vrai regard, une acuité formidable, une intensité... Ce n'est pas un type qui n'est là que pour la lumière. Il est là pour le cinéma.

Que vous a évoqué le titre du film, « La Petite Vadrouille » ?

La référence à « La Grande Vadrouille » m'a beaucoup plu... Mais après, je suis allé vadrouillé sur internet et j'ai découvert qu'il y avait énormément de petites vadrouilles – des restaurants, plein de lieux ; des petites petites vadrouilles, des p'tites vadrouilles...Le titre est très joli bien sûr. Surtout, il n'est pas prétentieux.

Il incline aux chemins de traverse, à la lenteur...

Il y a cela et le fait d'être sur l'eau. L'eau impose un autre rythme. Elle en impose un au film, elle nous en imposait un autre à nous-mêmes. Nous étions sur cette pénichette et passions nos journées à bord. Il fallait attendre d'être à l'écluse pour descendre. Nous aussi, nous perdions

la notion du temps. Il n'était même pas question de se retrouver. Pénichette, logement... Nous ne nous quittions que pour aller dormir. Est-ce qu'on prenait notre temps ? Non. Les scènes s'enchaînaient, il y avait quand même une réalité économique.

Avec Dimitri Doré, vous êtes les deux nouveaux du film. Pourtant, on a l'impression que vous faites partie de la troupe de Bruno Podalydès depuis toujours...

Cette bande-là, je n'avais pas envie de la rater. Une fois qu'on y est rentré, souvent, on y reste.



ENTRETIEN DE DENIS PODALYDÈS - Albin



Albin, votre personnage, comme toute sa bande, est un formidable bras cassé, prêt aux entourloupes, tout en aidant ses copains (quoique), terriblement amoureux de sa femme et terriblement jaloux. Ce personnage, comme celui de Franck, est un vrai concentré de comédie humaine. Avec ses corollaires actuels - pauvreté, débrouillardise, collectif - et une profonde humanité.

Nous avons la soixantaine et c'est étonnant de ne pas voir ces personnages comme de purs has been. Pourtant, je ne l'ai pas perçu un seul jour comme ça. Je voyais Albin comme un personnage positif, amoureux (c'est toujours une chance d'être amoureux), la jalousie n'étant qu'une conséquence somme toute assez logique vue la situation, avec des bons copains, une vie certes difficile matériellement, mais presque belle, avec le sentiment que rien de trop grave ne peut arriver. C'est aussi que, sur les films de Bruno, je ne vois pas tout à fait mon âge, je suis son cadet, les amis autour vieillissent comme nous, la vie continue, et je me rends compte, à la première projection, que le temps a fait son travail...

Sans spoiler l'intrigue, Albin, contrairement à la plupart des autres membres de l'équipe, se retrouve écartelé entre sa mission d'organisateur et ce qu'il ressent vraiment. À certains moments, on est quasi dans le burlesque.

On a toujours un pied dans le burlesque dans les films de Bruno. Parfois on ne s'en rend pas compte, et puis soudain, on voit le jeu d'un partenaire, on considère le décor et le plan qui se met en place, on répète et on sent que très doucement, un petit coup de barre à bâbord ou à tribord nous emmène dans les régions comiques dites « burlesques ». Mais c'est tout aussi important que cette fausse dérive, parfaitement préméditée en réalité, se fasse légèrement et sans appuyer sur le champignon.

Il y a dans « La Petite Vadrouille », et comme toujours chez Bruno Podalydès, une fantaisie et une poésie qui n'appartiennent qu'à lui - à vous deux ? Comment décririez-vous son style ? Le voyez-vous évoluer ?

Il y a tout ce qui lui appartient, qui fait les huit dixièmes du film, dont je fais aussi partie inconsciemment, où je me retrouve moi-même parfaitement, dans la mesure où je ris naturellement de ce dont il rit, ce qui l'amuse m'amuse, et je me sens à la fois tout à fait moi-même dans ce qu'il me demande et dans ce qu'il fait lui-même, comme acteur et comme metteur en scène. Les deux dixièmes restant, viennent peut-être de moi comme interprète, mais en quoi il est tout aussi impliqué, puisque je suis fait de lui, comme lui de moi. Lui appartient en propre son style et, avec le temps qui passe, ce style devient de plus en plus personnel. Et là, comme ce film est fait de tout ce que le cinéma lui a appris et apporté, le fonds commun que nous partageons n'est plus qu'une (petite) composante. Ce qui me frappe, c'est l'élégance dans la comédie, la simplicité et la complexité des plans (c'est à la fois très travaillé et ça coule de source), le sens du détail incongru et le goût du pas de côté, la non-violence radicale et la bienveillance de son monde, le refus du psychodrame, qui le démarque tellement des autres cinéastes.

Il y a aussi dans le film, et comme toujours également, une énorme part d'enfance . Une enfance que, finalement, tous les deux ne cessent de prolonger.

Oui, l'enfance. On dit toujours qu'il y a beaucoup d'enfance dans ses films. Je ne sais plus quoi dire là-dessus, parce que ça devient un peu inquiétant de continuer à parler d'enfance à notre âge. Ce qui la prolonge sans doute, c'est la faculté de s'amuser ensemble, de réunir une troupe, d'en faire une communauté et de créer une zone de jeu qui devient un film, et que l'insouciance propre à l'enfance puisse être source d'inspiration, de relation et d'action. Car, à la fin, le film n'est pas du tout enfantin, régressif, simplement distrayant ou insouciant. Il y a autre chose dans les films de Bruno, qui échappe peut-être au premier regard. Je pense à « Bécassine », par exemple. La part d'enfance est en réalité mystérieuse, inscrite dans la forme plus que dans le sujet qui, lui, est toujours cerné d'inquiétude.

Le temps qui s'écoule au rythme de l'allure de la « Pénichette » joue un rôle important. Il s'y passe beaucoup de choses sur elle et sur ses abords mais soudain la vie reprend un sens très plein. Aux antipodes du monde actuel. On le ressent comme un véritable bain de jouvence.

Tant mieux si c'est ainsi. Bruno se soucie beaucoup du spectateur, mais pas dans un sens démagogique. Il ne cherche ni à l'épater ni à l'endoctriner. Il lui propose un jeu, avec quelques règles dont certaines sont complètement fantaisistes, comme les gestes leurrant que font les magiciens pour dissimuler leur tour, et d'autres parfaitement morales, je dirais, généreuses et ouvertes, l'invitant à prendre son temps, à suivre des chemins de traverse, à se délester de ce qui l'encombre, clichés, mots d'ordre, etc. Ce n'est pas le but final, la ligne d'arrivée, qui est la visée. Le cheminement contient le but, ou est le but.

En même temps, on sent aussi l'importance du temps qui passe pour ces quatre personnages que sont Albin, Franck, Jocelyn et Justine. Alors que les jeunes sur le voilier poursuivent vers la mer et l'infini, ils poursuivent leur croisière sur le fleuve...

C'est peut-être la première fois dans un film de Bruno où il y a réellement deux classes d'âge, presque formellement séparées, les jeunes et les vieux. Cette rupture m'a beaucoup surpris et troublé. C'étaient nous les enfants, et soudain nous sommes les grands-pères et les grands-mères, les vieux enfants largués et largables. Et ce qui me touche, c'est qu'il n'y a aucun regard ironique sur eux, aucune amertume, même aucune incompréhension : il y a fascination, espoir, attente, devant ceux qui prennent le large. Et en même temps, bien sûr, déchirure. J'étais très ému, au moment de tourner cette scène, par la façon dont Bruno jouait la séparation d'avec son mousse, joué par Dimitri Doré, dont le personnage est une très belle innovation dans le monde de Bruno.

Parlez-nous de vos retrouvailles avec Daniel Auteuil ?

Je connaissais le partenaire exceptionnel en plus du grand acteur. Et là, en prenant ce temps justement, en partageant avec lui les semaines si particulières que constitue un tournage de Bruno, j'ai pris un immense plaisir à parler avec lui, attendre avec lui, être assis à côté de lui, faire la sieste pas loin de lui. Ce qui m'a surpris, c'est ce don d'adaptation protéiforme à ce

qui l'entoure : le climat général et particulier, les partenaires, le sens du film, l'attitude à avoir, le texte... Il semble transformer tout son être et le fondre dans une sorte de présence nouvelle, attentif et réceptif à tout. Il était ravi sur le tournage, heureux, même d'attendre entassé dans la cabine de la pénichette. Cela me touchait profondément. Il fut pour moi le Scapin mythique de la mise en scène de Jean-Pierre Vincent dans les années quatre-vingt-dix. Une bête de scène. Je le voyais d'en bas. Pendant le tournage, j'ai revu la plupart de ses films. Il est si différent, si énigmatique au fond, d'un film à l'autre. Parfois je lui en parlais - un détail, une scène, une réplique. Je n'ai pas du tout percé son mystère - car il est fondamentalement mystérieux, comme tous les grands acteurs - mais j'ai pu l'observer, et surtout me régaler de lui et avec lui dans le jeu !

Vous retrouvez également Sandrine Kiberlain.

Sandrine a le tact de faire oublier qu'elle est une des plus grandes comédiennes qui soient et ne songe apparemment qu'à mettre à l'aise et en confiance ses partenaires. Son travail est invisible. Une élégance éthique et artistique absolues, et avec ça la légèreté, l'humour, la grâce, le don de la comédie à la façon d'une Katherine Hepburn. Je n'ai plus peur de rien à son contact, elle me donne ses ailes. Je crois que dans le cinéma de Bruno, elle se sent à la fois en confiance et en même temps dans cet ailleurs utopique dessiné par son style. Elle y est heureuse et renouvelée, comme nous tous d'ailleurs. Et Bruno, depuis « Comme un avion », a trouvé en elle une interprète idéale, rêvée, et parfaitement concrète en même temps, créatrice, travailleuse, humble. Jouer avec elle est le plus grand et le plus simple bonheur qui soit.

Beaucoup des films de Bruno Podalydès se déroulent dans la nature. Là, c'est encore plus vrai. Comment était-ce de tourner sur une péniche ?

La péniche, à certaines heures, quand on attend, qu'il fait chaud et que toute l'équipe s'y entasse, peut devenir un piège raffiné. Ça rappelait un peu « Versailles Rive-Gauche », quand on s'entassait dans le petit appartement de Bruno. La nature était belle, heureusement, et les haltes très bienvenues.

« La Petite Vadrouille » s'achève sur une note plutôt heureuse et non conventionnelle : « Puisque tout est fini, tout est permis »...

Il y a à la fois une morale secrète et un tour de magie. Une salutation théâtrale et un envol, le grand large et la voie bordurée. C'est comme les fins de conte. On reste sur un enchantement et sur une question. C'est aussi de la mise en scène pure.

Un mot sur le titre du film ?

Belle trouvaille de Bruno, qui est à la fois un hommage sincère, humble et émouvant à une grande comédie que nous avons tant regardée dans notre enfance, et parfaitement ajustée mot pour mot à ce film.

FILMOGRAPHIE DE BRUNO PODALYDÈS

2023 WAHOU !

Avec Karin Viard, Bruno Podalydès, Sabine Azema, Eddy Mitchell

2021 LES DEUX ALFRED

Avec Denis Podalydès, Sandrine Kiberlain, Bruno Podalydès

Sélection officielle - Festival de Cannes 2020

Sélection officielle – Festival de Deauville 2020

Sélection officielle – Festival d'Angoulême 2020

2019 BÉCASSINE !

Avec Émeline Bayart, Karin Viard, Maya Compagnie, Denis Podalydès, Bruno Podalydès, Michel Vuillermoz, Josiane Balasko, Isabelle Candelier

2015 COMME UN AVION

Avec Bruno Podalydès, Sandrine Kiberlain, Agnès Jaoui, Vimala Pons, Denis Podalydès, Michel Vuillermoz, Jean-Noël Brouté

Nomination au César de la Meilleure Actrice dans un Second Rôle pour Agnès Jaoui

2012 ADIEU BERTHE – L'ENTERREMENT DE MÉMÉ

Avec Denis Podalydès, Valérie Lemerrier, Isabelle Candelier, Catherine Hiegel, Michel Vuillermoz, Bruno Podalydès, Samir Guesmi

Sélection officielle Quinzaine des réalisateurs - Festival de Cannes 2012

Nomination au César du Meilleur Scénario 2013

2009 BANCS PUBLICS (VERSAILLES RIVE-DROITE)

Avec Florence Muller, Denis Podalydès, Samir Guesmi, Bruno Podalydès, Olivier Gourmet, Patrick Ligardes, Laure Calamy, Chantal Lauby, Emeline Bayart, Hippolyte Girardot, Michel Vuillermoz, Josiane Balasko, Catherine Deneuve...

2007 VERSAILLES-CHANTIERS (DIEU SEUL ME VOIT – VERSION INTERMINABLE)

(Série en six épisodes)

Avec Denis Podalydès, Jeanne Balibar, Isabelle Candelier, Cécile Bouillot, Michel Vuillermoz et Jean-Noël Brouté

2006 PARIS, JE T'AIME (Film collectif)

Avec Bruno Podalydès, Florence Muller

Sélection officielle Un Certain Regard – Festival de Cannes 2006

Sélection Festival du Film de Cabourg

2005 LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

Avec Denis Podalydès, Pierre Arditi, Sabine Azema, Olivier Gourmet, Claude Rich, Michael Lonsdale, Zabou Breitman, Vincent Elbaz et Jean-Noël Brouté

Sélection officielle au Festival de Venise 2005

2003 LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE

Avec Denis Podalydès, Pierre Arditi, Sabine Azema, Claude Rich, Olivier Gourmet, Michael Lonsdale et Jean-Noël Brouté

2001 LIBERTÉ-OLÉRON

Avec Denis Podalydès, Guilaine Londez, Patrick Pineau et Eric Elmosnino

1998 DIEU SEUL ME VOIT (VERSAILLES-CHANTIERS)

Avec Denis Podalydès, Jeanne Balibar, Isabelle Candelier, Cécile Bouillot, Michel Vuillermoz et Jean-Noël Brouté

3 nominations aux César 1999

César 1999 du Meilleur Premier Long-Métrage

Prix du Public au Festival de Thessalonique 1998

Prix « Coup de Cœur » du Jury au France Italie Film Festival 1998

1994 VOILÀ (Court métrage)

Avec Denis Podalydès

Sélection Festival de Venise 1994

1992 VERSAILLES RIVE-GAUCHE (Court métrage)

Avec Denis Podalydès et Isabelle Candelier

César 1993 du Meilleur Court-Métrage

Sélection Festival de Cannes 1992

Prix SACD du Meilleur Scénario « Cinémas en France »

Prix du Public et Mention du Jury au Festival de Clermont-Ferrand

Prix du Jury et Prix de la Critique au Festival de Chamrousse

LISTE ARTISTIQUE

Sandrine KIBERLAIN	Justine
Daniel AUTEUIL	Franck
Denis PODALYDÈS	Albin
Bruno PODALYDÈS	Jocelyn
Florence MULLER	Rosine
Isabelle CANDELIER	Sandra
Jean-Noël BROUTÉ	Caramel
Dimitri DORÉ	Ifus
Mina ONNEN	Les jeunes sur le voilier
James LOUP	Les jeunes sur le voilier
Pia MOUGEOT	Les jeunes sur le voilier
Jean PODALYDÈS	Les jeunes sur le voilier
Gloria DEPARIS	Les jeunes sur le voilier
Patrick LIGARDES	Le propriétaire de la Pénichette
Anne-Françoise BRILLOT	La visiteuse au musée
Éric VIELLARD	Le patron du Café Chanté
Laurent BOZZI	Le client du Café Chanté
Gaspard DANIEL	Le client du Café Chanté
Yann FRISCH	Le chargé d'étude représentant
Leslie MENU	La cliente de Rosine
Elodie HUBER	La cliente de Rosine
Nino PODALYDÈS	Le client du supermarché
Monica TAVERNA	La pêcheuse
Nusch	La pêcheuse

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Bruno PODALYDES
Scénario	Bruno PODALYDES
Image	Patrick BLOSSIER
Décors	Wouter ZOON
Accessoires	Bruno LEVEBVRE
Son	Laurent POIRIER
Costumes	Dorothée GUIRAUD
Maquillage	Christophe OLIVEIRA et Hugues LAVAU
Coiffure	Jane MILON et Laurent BOZZI
Scripte	Otilia CASTEELS
1^{er} Assistant Réalisateur	Quentin JANSSEN
Direction de production	Monica TAVERNA
Montage	Christel DEWYNTER
Montage Son	Nicolas MOREAU et Aude BAUDASSE
Mixage	Cyril HOLTZ
Production Exécutive	Martin CASSINELLI
Une Coproduction	Why Not Productions UGC Studio Exception Arte France Cinéma
Avec le soutien de	Canal +, du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée et de la Région Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec le CNC
Avec la participation de	OCS, Arte France et C8
Et en association avec	CINEMAGE 18 CINECAP 7
Distributions salles, video, VOD France	UGC Distribution